

son beau-frère entrent à l'académie locale, le premier passant bientôt de la poésie à la direction du jardin botanique. Dans ce milieu de notables éclairés, qu'elle reçoit chez elle, elle trouve un contexte favorable.

De plus, Mme Picardet profite d'un mouvement qui transforme l'académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon en une institution d'éducation scientifique. Ce mouvement est soutenu par les États de Bourgogne, qui votaient le budget de la province. Après une école gratuite de dessin, les États établissent des cours de minéralogie, de chimie, de matière médicale, de botanique, d'accouchement, d'anatomie, de maladie des yeux, d'astronomie, « en sorte qu'on peut, quant aux progrès et à l'amour des Sciences, regarder la Ville de Dijon comme la rivale de la capitale », souligne le *Journal de Paris* en 1784.

Outre le secrétaire perpétuel Hugues Maret, l'âme de cette révolution académique et pédagogique est le chancelier, Guyton de Morveau. Avocat général au Parlement de Bourgogne, il apprend la chimie dans les livres et dans le laboratoire de Jean-Pierre Chardenon, à Dijon. Devenu amateur éclairé et expérimentateur hors-pair, il est appelé à refondre entièrement la chimie de l'*Encyclopédie*. Et dès 1782, il propose de revoir la nomenclature chimique, réforme qu'il achève cinq ans plus tard avec Lavoisier. Ses cours publics à l'académie sont traduits en allemand et en espagnol, et sont suivis sur place par des membres des trois ordres et des deux sexes venus de toute la Bourgogne, par des officiers d'artillerie et même par des élèves d'Edimbourg et de Madrid, que lui envoient son confrère écossais Joseph Black et le roi d'Espagne.

Ce milieu scientifique, dont Mme Picardet devient l'égérie, milite en faveur de l'accès des femmes aux sciences. Dès 1762, son beau-frère l'abbé Picardet rédige un « Essai littéraire, qui fait voir que les femmes sont aussi propres que les hommes à l'étude des sciences et à la culture des arts ». En 1776, Morveau lance même un appel pressant à l'éducation scientifique des femmes :

Il nous reste un vœu à former pour l'intérêt de la science ; c'est de voir tomber en cette province, comme dans la capitale, la barrière qu'un préjugé barbare opposait aux femmes qui, sentant le prix des connaissances, désiraient les acquérir.

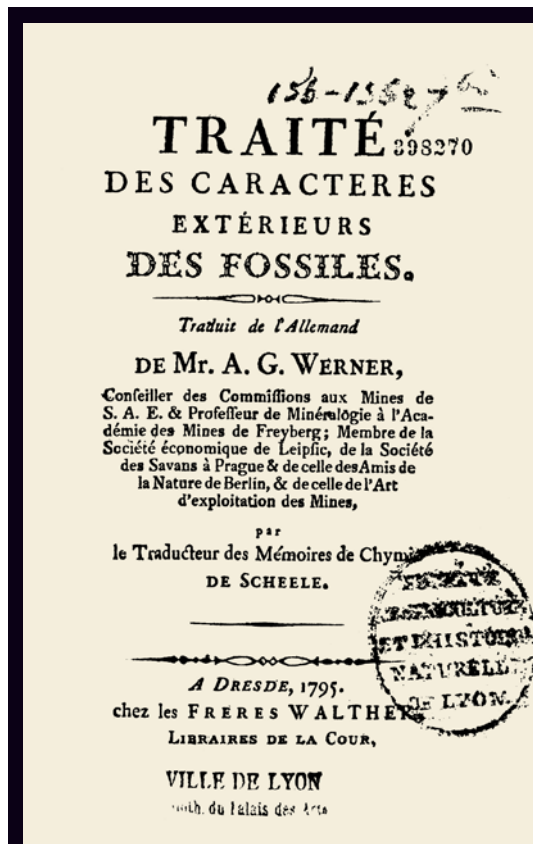
Mieux, par « l'exemple et l'empire de la mode » qu'exerce « cette belle partie du genre humain », le savant magistrat espère développer le goût des sciences chez les hommes : « Qui est-ce qui pourrait se résoudre à ignorer entièrement une langue que les Dames pourraient entendre avec intérêt ? » Nul doute que Mme Picardet n'ait suivi les cours de son ami et, lorsqu'elle publie le premier volume des *Mémoires de chimie* de Scheele, l'académie se dit « pénétrée d'admiration pour l'emploi bien rare qu'[elle] fait de ses loisirs » et lui envoie une délégation pour la féliciter.

En rédigeant sa préface à l'*Astronomie des dames* en 1786, Lalande pense à elle autant qu'aux femmes qui font des calculs astronomiques pour lui, telles que Reine Lepaute, Félicité Dupièry et Jeanne Harlay :

Je crois qu'il ne manque aux femmes que les occasions de s'instruire et de prendre de l'émulation ; on en voit assez qui se distinguent, malgré les obstacles de l'éducation et du préjugé, pour croire qu'elles ont autant d'esprit que la plupart des hommes qui acquièrent de la célébrité dans les sciences.

Mme Picardet a trouvé à Dijon les occasions de s'instruire et l'émulation nécessaires à son engagement dans les sciences, renforcé après la mort prématurée de son fils unique, tout juste reçu avocat à l'âge de 19 ans, mais aussi élève de Morveau et doué pour la peinture et la botanique.

Favoriser et valoriser le travail de Mme Picardet ne signifie pas occulter celui des autres membres du groupe : la contribution de Morveau, Magnien, Bressey et Virly à ses ouvrages est d'ailleurs dûment mentionnée le cas échéant. Écarter d'un revers de main le récit d'Amanton serait aussi une erreur, car



4. EN 1795 FUT RÉÉDITÉE EN ALLEMAGNE

la version française du *Traité des caractères extérieurs des fossiles* de Werner. Cette nouvelle publication dans son pays d'origine entérinait la valeur scientifique des ajouts apportés par sa traductrice, Mme Picardet.

ses lignes cinglantes sont révélatrices d'une certaine réalité. En véhiculant la possible frustration de Magnien, alors mort depuis près de 30 ans, son témoignage tardif reflète le fonctionnement collectif du « bureau de traduction de Dijon », où l'apprentissage concomitant de la langue et la traduction se forgeaient en atelier d'écriture.

Une facilité pour les langues

On ignore comment Mme Picardet apprit l'anglais et l'italien, langues qu'elle est la première du groupe à traduire, respectivement dès 1774 et 1782, alors que Magnien n'apparaît qu'en 1781. Morveau affirme qu'elle a « beaucoup de facilité pour les langues » et, comme lui, comme bien d'autres traducteurs de l'époque et proba-

blement comme Magnien un peu plus tôt, elle apprend le suédois « à force de collationner » les traductions sur les originaux, après avoir peut-être commencé par en polir les ébauches de ce dernier, revues par Morveau. Les traductions dijonnaises à partir du suédois sont d'abord signées Magnien (« M.M. de Dijon » ou « M. Mgn de Dijon ») ; « Mme P*** de Dijon » apparaît 11 mois plus tard.

Motivée par ses propres intérêts, poussée par ses proches et par le milieu, Mme Picardet en apprit assez, à l'aide de dictionnaires et de collaborateurs, pour traduire des textes scientifiques avec une rigueur et une élégance constatées par les critiques. Elle fut ainsi femme de sciences, autant qu'une femme pouvait l'être en France à l'époque, exerçant une influence sur son domaine comme sur la traduction et la presse scientifique naissante. ■

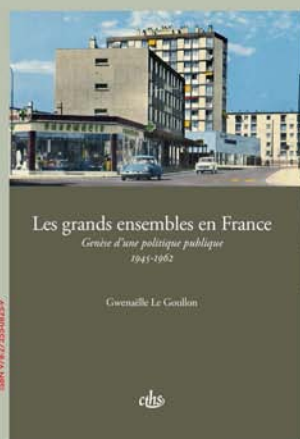
À ÉCOUTER

Le jeudi 11 décembre, de 14h à 15h, Patrice Bret participera avec Adeline Gargam, docteure en littérature française, à une émission de **La marche des sciences**, sur *France Culture*, consacrée aux femmes de sciences. Il y reviendra sur le rôle et l'influence de Mme Picardet dans la diffusion des sciences au siècle des Lumières.

www.franceculture.com

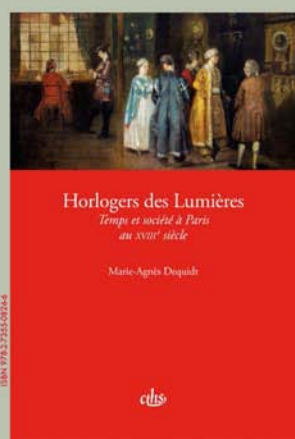
Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

une collection complète d'instruments de travail pour la recherche en sciences humaines



Les grands ensembles en France
Gwenaëlle Le Goulon

360 pages
15 x 22 cm
br.
28 €



Horlogers des Lumières
Marie-Agnès Dequidt

400 pages
15 x 22 cm
br.
29 €

Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques • ventes@cths.fr • vente en librairie ou sur notre site : www.cths.fr • Distribution Sodis